

par l'ambiguïté chinoise, les dirigeants de Pékin se sont servis jusqu'au bout de la question taiwanaise pour imposer à la négociation leur propre perspective et, bien plus évidemment leur propre rythme conditionné par les développements intérieurs!

Démystifier le problème de Taiwan aurait été non seulement une erreur stratégique et idéologique mais encore, concrètement, une renonciation au levier de commande de la négociation avec les États-Unis!

On a souvent rendu hommage au pragmatisme des Chinois, et à juste titre. Mais ce qu'on a toujours omis de souligner c'est leur science raffinée de l'illusionnisme, leur total contrôle de l'ambigu et des fausses apparences. Ne regardez jamais la main vide exhibée par le prestidigitateur: tout se passe dans l'autre, entre les doigts pliés soustraits à l'attention. On sait qui était Ramsès II, mais sait-on qui est par exemple le président Hua et quel est son vrai nom? Sait-on même si Hua et Teng, plutôt que de s'opposer, ne se complètent pas dans une opposition de tous les instants contre deux courants extrêmes qui les pressent sur leur gauche comme sur leur droite? Combien ont compris, lors de la seconde mort politique de Teng — après la disparition de Chou En-lai — que son éviction n'était pas la fin d'un processus mais bien le début d'un chambardement dont nous vivons aujourd'hui la phase «boomerang»?

Ceci pour dire que le trompe-l'œil taiwanais a agi merveilleusement, dramatisant à l'extrême un enjeu qui ne concerne finalement que les Américains eux-mêmes! Ce sont les États-Unis qui sont liés par un traité de défense avec Taïpeh, et c'est Washington qui aura pris tout l'odieux de la dénonciation de ce document une fois que les dirigeants américains ont été convaincus de l'inéluctabilité du virage à prendre! La foule de Taiwanais en colère a conspué les représentants américains et insulté non pas Hua ou Mao mais bien Carter.

Et ce, en dépit du fait que Pékin n'a jamais eu et n'a pas encore aujourd'hui ni les moyens ni l'intention de prendre d'assaut l'île de Formose. On peut même prétendre, en entrant dans ce fameux pragmatisme chinois, qu'il est de l'intérêt de Pékin de laisser perpétuer pour un temps indéterminé le cas taiwanais, un super Hong Kong qu'il est plus payant de conserver en vie autonome que noyé dans les insuffisances chinoises.

La carte américaine

Lors d'une entrevue à Walter Cronkite sur CBS, le 21 décembre 78, Jimmy Carter déclarait que le message de Leonid Brejnev relatif à la normalisation sino-américaine était «très positif» quant au ton général. Il faisait même état de la «compréhension» du leader soviétique pour qui les nouvelles relations sino-américaines «contribueront à la paix mondiale».

Et M. Carter ajoutait, alors que le voyage de M. Teng était déjà annoncé pour le 29 janvier 79:

«Mon espoir est que le président Brejnev viendra avant que M. Teng ne vienne à Washington». Ce qui fut bientôt un faux espoir, la rencontre subséquente entre MM. Vance et Gromyko sur les SALT n'ayant pas conduit au déblocage espéré. Au demeurant, l'agence Tass prenait l'initiative d'une mise au point qui, modérée dans le ton, n'en était pas moins un démenti: selon l'agence soviétique, le message de M. Brejnev prenait note du développement intervenu et, tout en admettant que des États souverains peuvent en toute légitimité nouer des relations normales, s'interrogeait sur les objectifs poursuivis. Jimmy Carter a-t-il mal interprété le message de M. Brejnev? Ou bien, a-t-il délibérément fait une lecture sélective pour forcer les Soviétiques à se manifester ouvertement pour ou contre? De fait, la normalisation est une question, mais c'en est une autre de savoir «sur quelle base celle-ci s'inscrit (et) quels objectifs sont poursuivis par les deux parties».

Les Soviétiques n'ont pas manqué, eux, ce fameux passage contre l'hégémonie et l'hégémonisme: le communiqué conjoint contient des «expressions», dit l'agence Tass, dont le sens ne fait aucun doute quand on se place dans l'esprit du «vocabulaire usuel des leaders chinois». Moscou suivra donc de près le développement des relations nouvelles entre Washington et Pékin pour voir ce qu'elles seront en pratique et «en tirera les conclusions appropriées pour la politique soviétique».

On en inférera qu'avant même de pouvoir évaluer les retombées chiffrées de la normalisation à Washington, Pékin ramasse déjà des dividendes politiques et stratégiques de sa «carte américaine». Plus que par sa renonciation à la thèse des deux Chines, Washington a comblé Pékin par l'inclusion de ce mot dans le communiqué qui, dès lors, dresse en face de Moscou l'inquiétant spectre de l'obsessionnel «encerclement»!

La question qui se pose aujourd'hui n'est pas de savoir combien de bouteilles Coca-Cola on vendra en Chine, combien de touristes et d'hommes d'affaires visiteront Pékin, combien de tracteurs américains seront vendus et combien d'hôtels seront construits. Tout ceci constitue le corollaire de la question fondamentale qui, elle, se formule ainsi: cette convergence américano-chinoise est-elle irréversible comme l'est le contrepois de l'irréversible divorce sino-soviétique?

Jusqu'à présent, on se plaisait à parler d'une «alliance objective» aussi bien entre la Chine et les États-Unis qu'entre la Chine et l'Alliance atlantique, en particulier dans une approche de «containment» de ce qu'il est convenu d'appeler «l'expansionnisme soviétique». Pékin a été le démystificateur le plus acharné du concept de «détente» et n'a jamais hésité à se ranger du côté occidental contre les pays du Pacte de Varsovie, aussi bien sur le théâtre opérationnel européen qu'africain. Quant à l'entrée du Vietnam dans le Comecon, on peut même avancer qu'elle crée plus de problèmes à Moscou qu'elle ne peut en résou-